

COLIN THIBERT

# SAMIEN

LA CONQUÊTE DE LA PLANÈTE FROIDE



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

Extrait de la publication

COLIN THIBERT

# SAMIEN

LA CONQUÊTE DE LA PLANÈTE FROIDE



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

C'est à Séphidar, capitale de la planète froide, que Samien et sa compagne Éphélide débarquent, au terme d'un nouveau et périlleux voyage à travers l'Outremonde. Éphélide intègre une prestigieuse école d'art et Samien part retrouver son ami Garwin, devenu commandant d'une forteresse isolée, aux confins des terres civilisées. Mais les premiers habitants de la planète se méfient des colons qui convoitent leurs richesses, la colère gronde. Éphélide et Samien échapperont-ils au conflit qui s'annonce ?

*Tour à tour roman d'aventure maritime, d'exploration des terres froides, ce nouveau rendez-vous avec Samien est jubilatoire, ambitieux dans ses thèmes sans rien lâcher du rythme soutenu de l'action.*

SAMIEN  
LA CONQUÊTE DE LA PLANÈTE FROIDE

# 1

LE BUCICORNE PORTAIT encore son pelage d'hiver, d'un blanc crémeux, marbré de gris. Il se tenait si parfaitement immobile qu'on l'aurait dit sculpté dans le rocher. Relevant doucement le chien de son arquebuse, Bolumir l'ajusta et tira. Le coup partit avec un craquement sec. Lorsque la fumée se dissipa, il scruta l'éboulis, où l'animal aurait dû tomber, foudroyé par la balle de plomb. Il n'y avait rien.

– Foutue malchance ! grommela-t-il.

Son visage barbu affichait une expression de dépit si comique que Samien ne put s'empêcher de rire. De l'index, il désigna un point, un peu plus haut sur la falaise : le bucicorne était là, hiératique, paisible et, il en aurait juré, goguenard. Bolumir haussa les épaules et tapota sa gibecière bien garnie.

– Pas grave ! On a les grouses.

Depuis son installation dans le comté du Vomer, Samien accompagnait Bolumir presque tous les jours, à la chasse

ou à la pêche. Il appréciait la bonne humeur inaltérable du petit homme et ses talents de pisteur. Il n'y avait pas un sentier, pas une grotte, pas une source dont Bolumir ignorât l'existence. Il connaissait les habitudes de tous les animaux sauvages et savait lire leurs traces. À partir d'une laisse, d'une plume ou d'une touffe de poils accrochée à un épineux, il était capable de déduire l'âge de la bête, son poids, la direction qu'elle avait prise.

À l'instar de la plupart des natifs du comté, Bolumir était court sur pattes, vêtu de braies et d'une cote rougeâtre, assortie à sa carnation. Il portait généralement un gros bonnet et des mitaines qu'il tricotait lui-même. Le contraste avec Samien, élancé, élégant et noir de peau, était plaisant. Les deux hommes s'appréciaient et se comprenaient à demi mot. Bien que Samien restât plutôt discret sur son passé, Bolumir devinait qu'il avait traversé nombre d'épreuves. Le fait qu'il ait bourlingué à travers l'Outremonde et soit originaire des Kraspillis, la plus haute chaîne de montagnes du Sarancol, forçait également son respect.

– C'est fichu pour un moment, observa Bolumir. Avec le printemps qui approche, le troupeau va gagner les hauteurs, et là, on pourra toujours courir pour en choper un...

En fait, le buccorne était si difficile à chasser que certains lui prêtaient des pouvoirs magiques. Alors que le chasseur et son compagnon commençaient à redescendre vers la plaine, le froissement soyeux d'un aéronef se fit entendre. Levant les yeux, ils virent passer au-dessus de

leurs têtes, à petite vitesse, un engin de taille moyenne. La Compagnie de l'Outremonde avait prévu d'établir un jour des lignes régulières à partir d'Iskhion, la capitale ; en attendant, l'apparition d'un aéronef dans le ciel du Vomer restait un événement. D'après son allure et l'orientation du gouvernail, Samien conclut que celui qui les survolait s'apprêtait à accoster à la station voisine, un fragile édifice de bambou accroché un peu plus loin, au flanc d'un escarpement. Peu de gens se donnaient la peine de visiter le comté du Vomer et Samien était curieux de voir qui allait débarquer.

Il songea alors à son ami Garwin qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et dont il était sans nouvelles. Garwin était membre du conseil supérieur de la Compagnie et propriétaire, entre autres richesses, d'une fabrique de tissus imprimés dont il lui avait généreusement offert la direction. Mais à cet emploi qui lui avait vite paru fastidieux, Samien préférait courir la montagne, laissant la responsabilité de l'entreprise à Éphélide, sa compagne, qui créait inlassablement dessins et motifs.

De la station, quelques heures de marche étaient nécessaires pour atteindre la première bourgade importante ; Samien arriverait avant le ou les visiteurs venus d'Iskhion. S'ils se présentaient chez lui, il les régalerait, conformément à la tradition du Vomer, d'un souper fin arrosé de vin local. La douceur de vivre dans cet agréable comté était proverbiale, nul ne pouvait y résister.

– L’orage arrive, fit observer Bolumir.

À la suite de l’aéronef, de gros nuages violacés avaient envahi le ciel. Des éclairs illuminaient leur masse mouvante, cotonneuse, qui, par endroits, formait des torsades ou s’enroulait sur elle-même.

– On ferait bien d’aller s’abriter, enchaîna Bolumir. Ça va être du lourd !

Les gouttes épaisses qui éclatèrent bientôt à leurs pieds, dans la poussière du sentier, confirmèrent ses craintes. Ils pressèrent le pas. Au moment où ils atteignaient l’abri qu’ils avaient repéré, le ciel s’obscurcit d’un coup, le tonnerre se mit à gronder et l’averse redoubla d’intensité.

Le premier soin de Bolumir, en entrant dans la grotte, fut de rassembler mousses et brindilles. Il transportait toujours avec lui, dans un vieux havresac, une petite provision de briquettes de bouse séchée, le plus efficace des combustibles, d’après lui ; le plus odorant aussi, déplorait Samien.

– Tu crois que c’est vraiment nécessaire ? demanda-t-il en le regardant bâtir son feu.

– Regarde un peu dehors, répondit Bolumir en attisant délicatement les premières flammes. Ça peut durer toute la nuit.

Un rideau de pluie aussi compact qu’une chute d’eau tombait en effet devant l’entrée de la grotte. Samien soupira. Une fois encore, Éphélide ne le trouverait pas en rentrant à la maison et elle dormirait seule. La jeune femme respectait

son indépendance, sa soif de liberté et d'exercice, jamais elle ne lui adressait de reproches bien que ses escapades fussent de plus en plus longues, de plus en plus fréquentes.

Bolumir avait entrepris de plumer une de ses grouses et de la rôtir, un morceau après l'autre, sur le minuscule brasier. Accompagnée de fruits secs et arrosée du vin de leurs gourdes, elle constitua un dîner tout à fait acceptable. La pluie tombait toujours, à torrents. Le chasseur s'enroula dans sa couverture et ne tarda pas à ronfler. Samien songea aux passagers de l'aéronef : s'ils avaient été surpris par l'orage sur le vertigineux sentier de la falaise, ils avaient dû passer un moment très désagréable. Ses pensées dérivèrent ensuite vers Yonka, l'extraordinaire araignée douée de parole, qu'il avait rencontrée autrefois, dans une grotte semblable à celle-ci. Sans elle, jamais il n'aurait triomphé des innombrables difficultés qui s'étaient dressées sur sa route. Que lui conseillera-t-elle aujourd'hui ? « D'être un peu plus attentif à Éphélide, si tu l'aimes toujours », se répondit-il à lui-même. Sur cette promesse, il s'endormit à son tour.

Le lendemain, l'averse avait cessé mais l'air était saturé d'humidité. Il flottait une brume poisseuse et le chemin était détrempé. Samien secoua Bolumir qui s'ébroua en grognant, et ils se remirent en route.

En arrivant dans la plaine, ils étaient couverts de boue, chacun ayant chuté à plusieurs reprises. Bolumir insista pour que Samien prenne une paire de grouses.

– Ça fera plaisir à Éphélide ! assura-t-il.

Ils se donnèrent une brève accolade. Bolumir se hâta de regagner sa maison, au cœur du village, et Samien la sienne, située un peu à l'écart, au-dessus de la rivière.

Saisi d'une étrange appréhension, il ouvrit précautionneusement la porte. Dans la grande pièce du rez-de-chaussée, Piwi, le tatou apprivoisé, dormait, roulé en boule près du foyer où rougeoyaient encore quelques braises. Tout paraissait en ordre.

– Éphélide ? lança-t-il à la cantonade.

Dérangé dans son sommeil, Piwi changea de position dans un bruissement d'écailles. Samien fut soulagé de ne pas avoir de réponse. Il préférerait qu'Éphélide ne le voie pas dans l'état de saleté où il était. Il déposa les deux grouses dans le garde-manger, remit une bûche sur les chenets et ranima la flamme de quelques coups d'éventail. Il entendit alors des pas dans l'escalier.

– Éphélide ?

Stupéfait, Samien vit apparaître des chaussons de feutre et un bas de pantalon qui étaient manifestement les siens. L'homme qui les portait était un peu plus grand que lui, il avait un visage émacié, le teint cuivré et le crâne lisse. Sa tunique et son gilet sans manches appartenaient également à Samien.

– Je suis arrivé au milieu de la nuit, déclara-t-il, si sale, si mouillé et si crotté que votre charmante compagne a dû

me prêter des vêtements. Les vôtres, en l'occurrence. J'espère que cela ne vous dérange pas ?

– Pas du tout, mentit Samien. Vous étiez donc à bord de l'aéronef ?

– Je m'appelle Balsandor et je suis envoyé spécial de la Compagnie, lança l'autre en se rengorgeant. Je constate, ajouta-t-il en jetant à Samien un regard circonspect, que vous avez également été victime de l'orage. Que faisiez-vous dehors par ce temps ?

– Je... Je... J'accompagnais un ami à la chasse, répondit Samien, pris au dépourvu.

Pourquoi se sentait-il coupable devant cet inconnu ? Il ne devait de comptes qu'à Garwin qui lui avait confié la direction de la fabrique et qui serait certainement le premier à comprendre qu'il ait besoin de prendre l'air régulièrement.

– Que diriez-vous de goûter une de mes grouses ? proposa aimablement Samien. Je puis vous l'apprêter en très peu de temps. Nous l'arroserons d'un joli vin rubis qui vient des vignes de mon voisin...

– Je ne suis pas venu savourer la gastronomie locale, coupa sèchement Balsandor. Nous avons un problème avec la fabrique. Mon comptable est parti de bonne heure ce matin, avec votre compagne, pour examiner les livres.

– Attendez ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est Garwin qui vous envoie ?

Balsandor le toisa un instant sans rien dire.

– On voit que vous avez quitté Iskhion depuis longtemps, monsieur. De nouvelles lois ont été votées et, à l’instar d’autres personnes fortunées, monsieur Garwin a été invité à céder l’ensemble de ses biens à la Compagnie qui, désormais, les gère à sa place et lui en sert les dividendes. Maintenant, si vous voulez bien vous changer rapidement, nous sommes attendus.

Samien fut tenté d’envoyer pâître l’envoyé spécial. Un homme incapable de prendre le temps d’apprécier un bon repas et de bons vins était suspect à ses yeux. Il se sentait néanmoins un peu honteux d’avoir été pris en flagrant délit d’abandon de poste, et ne voulait pas laisser Éphélide seule, en si mauvaise compagnie.

Il prit une douche rapide, enfila des vêtements propres et précéda Balsandor sur le chemin de la fabrique.

## 2

LES DEUX HOMMES n'échangèrent pas un mot tant que dura le trajet. Samien marchait vite à dessein, supposant que l'autre se déplaçait plus souvent en chaise à porteurs qu'à pied. Balsandor s'accrocha, néanmoins. Seules les gouttes de sueur sur sa nuque et son crâne chauve témoignaient de l'effort qu'il faisait pour maintenir le rythme.

Les murs de brique rouge et la cheminée de la fabrique apparurent. Ils franchirent le pont qui menait à l'entrée principale. Sous leurs pieds bouillonnait la rivière qui faisait tourner les machines.

Ruskin, le directeur adjoint, se précipita à leur rencontre, son corps replet boudiné dans un invraisemblable costume jaune à rayures marron.

– Monsieur ! C'est un immense honneur ! déclara-t-il en multipliant courbettes et sourires à l'adresse de l'envoyé de la Compagnie. Monsieur Samien ! Il y a longtemps qu'on ne vous avait vu. Quel bon vent vous amène ?

– Bravo, Ruskin ! lui glissa Samien à l’oreille. Jolie gaffe !

– Oooh, monsieur, toutes mes excuses !... se désola théâtralement le directeur adjoint.

Un vigoureux coup de coude de Samien mit fin à son numéro.

– Mademoiselle Éphélide et monsieur le comptable de la Compagnie sont dans la salle des modèles, reprit-il. Vous plairait-il que j’y fasse porter une collation ? Je puis vous proposer des œufs de sarcelle en gelée ou de petites terrines de lièvre à la sauge...

– Tout le monde ne pense donc qu’à manger dans ce pays ! tonna Balsandor. Fichez-nous la paix avec votre collation ! Allez plutôt me chercher les rapports d’expédition des derniers semestres.

– Tout de suite, monsieur, répondit Ruskin d’un air chagrin.

Samien le regarda trotter sur ses jambes courtes le long du couloir. En dépit de son obséquiosité et de ses bourdes, il aimait bien le directeur adjoint, père de huit garçons, ronds et gourmands comme lui.

La salle des modèles était, au dernier étage du bâtiment, une grande pièce éclairée par une verrière. Sur l’immense table qui en occupait le centre, des ouvrières, à l’aide d’un pantographe, reportaient minutieusement les motifs créés par Éphélide sur de minces feuilles de métal. Celles-ci étaient alors découpées par d’autres ouvriers puis appliquées sur les lourds cylindres de bois qui ser-

vaient à l'impression des tissus. Mais aujourd'hui, seuls Éphélide et un jeune homme pâle, habillé lui aussi avec des vêtements empruntés à Samien, occupaient les lieux. Samien n'osa pas prendre son amie dans ses bras devant ces étrangers. Il se contenta d'un baiser qu'elle lui rendit du bout des lèvres, l'esprit manifestement ailleurs. Il aurait voulu s'excuser de son retard, l'assurer que désormais elle pourrait compter sur lui, qu'il ne fallait pas se laisser impressionner par les deux émissaires, mais elle déclara d'entrée :

– Monsieur Wistander est venu nous annoncer de très mauvaises nouvelles...

– La fabrique est gravement déficitaire, annonça ce dernier. La Compagnie doit envisager des mesures drastiques.

– Attendez de voir la nouvelle collection dessinée par Éphélide ! s'exclama Samien. Les clients vont s'arracher nos tissus, c'est moi qui vous le dis.

– Dans l'immédiat, ils s'arrachent surtout ceux qui sont moins chers, objecta Balsandor.

– Vous faites sans doute allusion à ces cotonnades importées des Oréades, dit Éphélide. Le tissage est grossier, les motifs sans imagination et les couleurs passent à la lumière du jour.

– Je ne conteste pas la qualité de vos produits, mademoiselle, seulement leur prix de revient trop élevé.

– Expliquez-moi une chose, dit alors Samien. La Compagnie contrôle bien l'ensemble du commerce avec l'Outremonde ?

– Tout à fait.

– C'est donc elle qui importe ces tissus médiocres dont parlait Éphélide ?

– Absolument.

– Or, c'est la même Compagnie, m'avez-vous expliqué, qui gère maintenant cette fabrique.

– C'est exact.

– Je ne vois pas ce qui empêcherait la Compagnie de vendre d'un côté des étoffes raffinées à un prix élevé, de l'autre des produits meilleur marché.

Wistander intervint :

– Je crains, monsieur, que vous n'entendiez pas grand-chose aux affaires... Si nous suivions vos conseils, le bénéfice réalisé sur les importations des Oréades serait minoré d'autant. En termes comptables, c'est inacceptable. C'est pourquoi, ajouta-t-il après avoir toussoté, nous avons été désignés, monsieur Balsandor et moi-même, pour reprendre la direction de cette entreprise et, le cas échéant, pour mettre fin à ses activités.

Samien échangea un bref regard avec Éphélide. Elle était, à présent, aussi pâle que le comptable.

– Dois-je vous rappeler, messieurs, que je suis très proche de Garwin, dit-il. Nous avons vécu ensemble des aventures dont vous n'avez pas idée. Quels que soient les nouveaux pouvoirs de la Compagnie, il m'écouterà, et je doute qu'il approuve votre nomination et vos décisions.

– Libre à vous de vous plaindre de moi auprès de monsieur Garwin, répondit Balsandor avec un sourire ironique. Mais avec ses nouvelles fonctions, je doute qu’il s’intéresse au sort d’une petite fabrique perdue au fin fond du Vomer, dont le directeur chasse plus volontiers qu’il ne travaille.

– Samien ne chasse pas à proprement parler, intervint Éphélide. Il lui arrive d’accompagner un ami...

– Que fait Garwin exactement ? coupa Samien, plus soucieux du sort de son vieil ami que de son amour-propre.

– Il est entré dans l’armée. Avec le grade de colonel.

Samien n’en fut pas autrement surpris. Garwin avait passé son enfance et son adolescence parmi les brigands qui l’avaient kidnappé bébé. Il avait reçu, en conséquence, une excellente formation aux arts de la guerre, au détriment des sciences, des lettres et du commerce qu’il avait découverts tardivement, après avoir retrouvé ses parents. Samien le connaissait assez pour savoir que Garwin était audacieux et résistait difficilement à l’envie de se battre lorsque l’occasion lui en était donnée. Il lui parut naturel que son ancien compagnon, une fois écarté de la direction des affaires par la Compagnie, ait choisi la carrière des armes.

– Est-ce qu’il réside toujours à Iskhion ?

– Monsieur Garwin a pris récemment ses quartiers sur Askhénia la Géante. Il est chargé d’y assurer le maintien de l’ordre contre les Sauvages.

Samien, qui n'avait pas oublié les leçons d'astronomie du professeur Fordechaï, savait qu'Askhénia la Géante, la plus grosse planète du système de Mosley, était dotée d'un climat imprévisible et froid, ainsi que d'une forte activité volcanique. Hormis Séphidar, sa capitale, elle ne comptait aucune ville d'importance. Le poste dévolu à Garwin ressemblait plus à un exil qu'à une promotion...

Ruskin fit alors son entrée. Il portait un plateau sur lequel étaient disposés une carafe remplie d'un liquide ambré, et quatre verres qui cliquetaient à chacun de ses pas.

– J'ai pensé qu'un sirop de plantain sauvage vous rafraîchirait, messieurs, annonça-t-il avec entrain, en posant son fardeau à côté des livres de comptes.

– Je croyais vous avoir demandé les rapports d'expédition ! grinça Balsandor.

– J'y vais tout de suite, monsieur, murmura Ruskin, penaud.

Il sortit en courant sous le regard accablé des nouveaux dirigeants.

– Vous allez me renvoyer cet imbécile ! ordonna Balsandor à Wistander. Ce sera un bon début.

– Ruskin est un peu émotif, plaida Éphélide, mais on ne trouve pas plus gentil que lui...

– Ce n'est pas la gentillesse qui m'intéresse, c'est l'efficacité. Quant à vous, mademoiselle, je vais être très direct : si vous voulez conserver votre travail, il faudra cesser de dessiner selon votre fantaisie. Nous vous expliquerons ce qu'il convient de faire pour plaire au public.

– Je ne suis pas certaine de parvenir à vous obéir, répliqua Éphélide.

– Dans ce cas, ce sera la porte.

Samien fit alors un pas menaçant vers l'envoyé de la Compagnie.

– Monsieur Balsandor, dit-il, j'admets avoir des torts dans ma conduite des affaires, mais je ne vous permets pas de déprécier le travail d'Éphélide.

– Je n'ai que faire de votre permission ! répliqua l'intéressé. Vous n'êtes plus rien ici !

La porte s'ouvrit à nouveau sur Ruskin. Il ployait, cette fois, sous le faix de trois énormes registres.

– Voici les rapports que vous souhaitiez examiner, monsieur !

– Nous verrons cela plus tard, dit Balsandor avec désinvolture. Rien ne presse. Wistander, vous nous avez trouvé des mules ?

– Elles nous attendent de l'autre côté du pont, répondit le comptable.

– Parfait. Je vous laisse la journée pour vider les lieux, lança-t-il à l'adresse de Samien. Mademoiselle, vous avez jusqu'à demain pour prendre votre décision.

Éphélide s'apprêtait à répondre mais Samien l'en dissuada d'une pression de la main.

– En cas de nécessité, vous nous trouverez à l'auberge de Spongille, ajouta Balsandor en quittant la pièce, Wistander sur ses talons.

La porte claqua. Ruskin tourna vers Éphélide et Samien un visage bouleversé.

– Ces messieurs sont-ils fâchés à cause de moi ? Ce n'est pas ma faute, vous savez ! Les registres étaient classés n'importe comment, j'ai dû chercher ceux qu'il avait réclamés...

– Il s'agit bien de registres ! Monsieur Balsandor prend la direction de cette fabrique et vous risquez de perdre votre place, vous aussi !

Sous le choc, Ruskin, tomba assis sur le premier tabouret venu ; il remplit et but d'un seul trait l'un des verres qu'il destinait aux visiteurs.

– Mais pourquoi, pourquoi ? murmura-t-il.

– Nous souffrons apparemment de la concurrence de l'Outremonde, expliqua Éphélide. Vous savez, ces fameuses étoffes des Oréades, de si mauvaise qualité...

– C'est ma faute ! geignit Ruskin.

– Comment cela ?

– Je vous assure !

Ôtant sa veste jaune, Ruskin déboutonna son gilet d'une main fébrile, faisant apparaître un sous-vêtement délavé, imprimé de fleurs grossièrement dessinées.

– Moi-même j'ai acheté un métrage de ce tissu ! Et ma femme y a taillé des culottes et des maillots pour nos huit enfants ! Malheur ! Il était si bon marché !...

– C'est ce que je disais. La couleur ne tient pas ! constata Éphélide.

– C'est ma faute ! gémit Ruskin. Je suis un misérable !

– Ne soyez pas idiot ! dit Samien que les lamentations de Ruskin commençaient à horripiler. Des milliers de gens ont fait comme vous.

– Que vais-je devenir ? murmura Ruskin. Comment vais-je nourrir mes petits ? J'ai bien un cousin qui exploite une mine de zircon, mais vous me voyez, à mon âge, manier le pic ou pousser des wagonnets dans des galeries étroites ?

– Aimez-vous jardiner ? demanda Éphélide.

– Certainement, mademoiselle. Vous devriez voir mon potager...

– Nous dînons demain soir chez ma sœur, coupa-t-elle. Je toucherai un mot de votre situation au comte de Gerlatch, son mari. Peut-être trouvera-t-il à vous employer pour l'entretien de son parc.

– On, merci, mademoiselle ! Merci !

Ruskin voulut baiser la main d'Éphélide, qui se déroba.

– Si cela peut vous consoler, ajouta-t-elle à l'adresse de Ruskin, je vais quitter moi-même la fabrique...

– Attends ! coupa Samien. Rien n'est joué. Il reste quelque chose à tenter !

– Balsandor paraît très déterminé...

– Surtout, ne décide rien avant mon retour ! Tu me promets ?

Sans attendre sa réponse, il l'embrassa et disparut. Ruskin renifla, se moucha et entreprit de reboutonner son gilet.

– Si monsieur Samien dit que tout n'est pas perdu, moi je suis prêt à le croire, affirma-t-il.

Éphélide ne répondit rien. Elle connaissait assez Samien, son impulsivité et son passé d'aventurier pour craindre une réaction qui ne serait pas forcément adaptée à la situation. Il était, quoi qu'il en soit, trop tard pour l'arrêter.

En quittant la fabrique, Samien aperçut, Balsandor et Wistander qui s'éloignaient vers Spongille au trot paisible de leurs mules de location. Il calcula le temps qui leur serait nécessaire pour atteindre le village. En courant à un rythme soutenu et en usant des raccourcis qu'il connaissait, il arriverait avant eux à la mine d'argent des frères Patinir par où ils devaient obligatoirement passer. « Si j'étais resté le cul sur ma chaise de directeur au lieu de courir les montagnes avec Bolumir, songea Samien, j'aurais été incapable de maintenir cette allure ! » Il avançait régulièrement, bondissant par-dessus fossés et ruisseaux. Il parvint à la mine hors d'haleine et trempé de sueur.

Les frères Patinir étaient au nombre de cinq et ils avaient tous la même taille. Leurs cheveux longs, leurs gros sourcils et leurs barbes incultes étaient toujours poudrés de poussière jaune. Samien n'était jamais parvenu à les distinguer les uns des autres.

– Mes amis, dit-il aux deux premiers qu'il rencontra, j'aurais un grand service à vous demander.

Il résuma la situation et leur exposa son idée : capturer les envoyés de la Compagnie et les garder sous clé.

Les deux hommes devaient se croire aux mains de dangereux brigands. Samien simulerait ensuite l'assaut de la mine avec la complicité des soldats du comte de Gerlatch. Il apparaîtrait ainsi comme leur sauveur et ils ne pourraient plus rien lui refuser...

Les deux frères, qui entre-temps avaient été rejoints par les trois autres, acceptèrent aussitôt de participer à l'opération. À l'instar de Bolumir, ils appréciaient Samien et trouvaient son plan efficace. Ils disposaient d'une cabane solide et fermée où ils entreposaient leurs outils, elle ferait une prison très convenable.

– Sois tranquille, Samien, on les traitera convenablement, tes bonshommes ! assura celui qui devait être l'aîné.

Là-dessus, ils coiffèrent des capuchons de mineurs qui laissaient leurs visages dans l'ombre, saisirent leurs escopettes et se hâtèrent vers un endroit de la route propice à une embuscade.

Balsandor et Wistander somnolaient sur leurs mules lorsqu'ils virent surgir devant eux cinq diables hirsutes et autant d'armes pointées dans leur direction. Wistander s'évanouit. Balsandor, livide, n'offrit aucune résistance. Les frères Patinir bandèrent les yeux des otages et les conduisirent dans leur geôle où ils furent enchaînés.

– Nous appartenons l'un et l'autre à la Compagnie de l'Outremonde, déclara Balsandor d'une voix que la peur faisait chevroter. C'est à elle que vous devez adresser votre demande de rançon.

– Combien espérez-vous tirer de nos personnes ? demanda Wistander, revenu à lui et animé par la curiosité professionnelle.

– On doit en discuter entre nous, répondit l’aîné des Patinir qui n’avait pas la moindre idée du cours du fonctionnaire sur le marché du kidnapping. En attendant, messieurs, dites-nous ce qui vous ferait plaisir à dîner. Vous êtes nos prisonniers, certes, mais aussi nos hôtes.

– On m’a parlé d’une spécialité régionale, risqua Wistander, le filet de phacochère au jus d’airelles...

– Vendu ! répondirent les faux brigands.

Lorsque Samien revint à la fabrique, la première lune brillait dans un ciel rose. Éphélide et Ruskin l’attendaient.

– J’ai obtenu un sursis ! annonça-t-il d’un ton enjoué.

– Oh, monsieur ! s’exclama Ruskin, prêt à lui baiser la main.

– Comment se fait-il qu’ils aient changé d’avis ? demanda Éphélide, plus méfiante que réjouie.

– Ne sous-estime jamais mes talents de négociateur ! plastronna Samien.

– Lorsqu’ils étaient devant nous, dans cette pièce, tu t’es laissé déstabiliser par Balsandor. J’ai même cru que tu allais le frapper, ce qui n’aurait rien arrangé. Et puis, soudain, tu cavales derrière eux et ils reviennent sur leur décision. Excuse-moi mais je trouve ça pour le moins curieux.

– Après leur départ, j’ai trouvé l’argument qui m’avait manqué sous le coup de la surprise, mentit Samien.

– Lequel ?

– Je leur ai dit que nous étions en train de mettre au point de nouvelles couleurs qui allaient faire un tabac à Iskhion, improvisa Samien. Ils ont accepté de patienter.

– C’est de la folie ! On a déjà essayé mille fois d’obtenir du jaune ou de l’orangé, on n’est arrivés à rien !

– On n’était peut-être pas assez motivés ! L’important, c’est le sursis.

– Tout à fait ! approuva Ruskin, une expression d’espoir extatique sur le visage.

– Rentrons nous coucher, dit brusquement Éphélide. La journée a été éprouvante.

Sur le chemin du retour, ils n’échangèrent pas un mot. Une fois à la maison, Samien proposa de mettre une des grousas à rôtir, mais Éphélide n’avait pas faim. Elle partit faire sa toilette et revint les cheveux défaits, vêtue d’une longue chemise de nuit brodée dans laquelle Samien la trouva ravissante.

– Tu es sûr que tu ne me caches rien ? demanda-t-elle en le regardant dans les yeux.

– Mais non, voyons !

C’était la première fois qu’elle doutait de lui, la première fois qu’il lui mentait aussi effrontément. Mais leur bonheur et leur avenir étaient en jeu, ce qui valait bien, songea-t-il,

une entorse ou deux à la morale. Éphélide monta se coucher, il resta seul avec Piwi devant le foyer éteint. Le tatou sollicita des caresses qu'il lui accorda d'une main distraite. Une fois encore, Samien déplora la mort de Yonka : dans une telle situation, l'araignée aurait été de bon conseil. Il se demanda s'il n'avait pas commis une énorme erreur en enlevant les deux envoyés de la Compagnie...

# 3

SAMIEN FUT RÉVEILLÉ par une agréable odeur d'orge grillée. Éphélide s'était levée de bonne heure, son humeur sombre et méfiante de la veille semblait s'être évaporée avec la nuit. Elle embrassa tendrement Samien et, après avoir déjeuné, ils prirent ensemble le chemin de la fabrique, main dans la main, ainsi qu'ils le faisaient autrefois.

Ruskin les accueillit avec les courbettes habituelles. Éphélide déclara qu'ils travailleraient dans la salle des modèles et pria Elstir, le chef de l'atelier couleur, de les rejoindre. C'était un homme âgé, doté d'une barbiche grise si longue que la pointe en trempait souvent dans les bains de teinture. Ainsi savait-on immédiatement si la fabrication en cours était à dominante bleue ou rouge... Éphélide lui expliqua qu'ils devaient impérativement développer de nouvelles nuances, qu'il en allait de l'avenir de la fabrique.

– Hélas, répondit Elstir, tous nos essais pour obtenir des tons jaunes ont échoué. Nous avons tenté d’y arriver à partir d’argile, d’écorce de zamier, nous avons même broyé des scarabées dorés, utilisé le pollen des jonquilles et les lys, les résultats ont toujours été décevants : la couleur perdait tout éclat et on ne parvenait pas à la fixer.

Suivit une discussion technique au cours de laquelle Samien se laissa progressivement gagner par l’énergie positive d’Éphélide et finit par se dire que cette histoire de couleur originale, lancée faute de mieux pour couvrir son plan téméraire, pourrait bien, en fin de compte, relancer la fabrique. Tout reposait désormais sur les fragiles épaules d’Elstir qui regagna son atelier résolu à faire de nouvelles expériences avec de nouveaux ingrédients.

Éphélide passa le reste de la journée à esquisser des motifs susceptibles de plaire au plus grand nombre et Samien se plongea enfin dans les comptes pour constater que Wistander n’avait rien exagéré : leur situation financière était catastrophique. Au coucher du soleil, ils étaient aussi découragés l’un que l’autre.

– Le dîner au château nous changera les idées, assura Samien.

Il proposa de s’y rendre en barque. Par la rivière, le trajet était un peu plus long qu’en carriole, mais c’était une promenade apaisante. L’embarcation à fond plat était amarée au ponton de la fabrique. D’un coup de rame puissant, Samien lui fit gagner le milieu du cours d’eau. La maintenir

dans le courant, éviter les tourbillons et les bancs de sable était un exercice amusant et facile pour lui qui, jadis, avait cornaqué des chenilles géantes à travers le Sarancol et monté des prapators dans le désert. Assise à l'avant, Éphélide regardait pensivement défiler la végétation luxuriante du rivage : cytises à feuilles pourpres, lianes de phalargon, floridées grimpantes au cœur desquelles nichaient des centaines d'oiseaux. Truites, capons et brochets venaient moucher à la surface, et la lueur du soleil couchant accrochait des diamants à la crête de chaque vaguelette. Lorsque la première lune apparut et qu'ils accostèrent à l'embarcadère du manoir de Gerlatch, Éphélide avait retrouvé son allant. Elle prit le bras que Samien lui tendait et ils remontèrent ensemble une allée sablée, bordée d'ifs rouges, de camélias et de boulingrins admirablement taillés par les nombreux jardiniers que Septime, comte de Gerlatch, employait à l'entretien de son parc.

En entendant la rumeur joyeuse des invités qui se pressaient sur la terrasse, Éphélide et Samien échangèrent un regard complice : les soirées au manoir réunissaient toujours une joyeuse compagnie. Septime aimait s'entourer d'artistes et de bons vivants capables, comme lui, d'apprécier le vin et les mets délicats qui sortaient de ses cuisines.

Une clameur réjouie salua l'arrivée des nouveaux invités. Éphélide et Samien étaient très populaires parmi les familiers de Gerlatch, la première à cause de sa beauté et

de son esprit, le second parce qu'il disposait d'un stock inépuisable de récits et d'anecdotes datant de sa jeunesse mouvementée. Mélanine, comtesse de Gerlatch depuis son mariage, se précipita sans façons pour embrasser sa sœur et son beau-frère. Samien la trouva un peu grossie depuis sa dernière visite. Elle était loin, tout de même, de l'extraordinaire embonpoint de son mari qui, à son tour, serra les nouveaux venus contre son cœur.

– Mes amis, nous avons mis en perce une barrique plus âgée que mon grand-père ! Vous allez me goûter ce nectar ! dit-il en faisant signe à un domestique qui apporta aussitôt des verres remplis d'un liquide d'un rouge si foncé qu'il tirait sur le noir.

Mélanine attira sa sœur à l'écart pour lui confier quelque chose à voix basse. À l'expression de leurs visages, Samien conclut qu'il devait s'agir de bonnes nouvelles. Il examina quant à lui la petite foule des invités. La plupart lui étaient connus, tous travaillaient peu ou prou pour le comte, amateur d'art insatiable et généreux mécène. À Iskhion, on aurait sans doute souri des prétentions culturelles de ces braves gens du Vomer. Samien, quant à lui, appréciait leur bonhomie et leur simplicité. Il donna force accolades et, soucieux de ne pas jeter une ombre sur la soirée, répondit à ceux qui lui posaient la question que tout allait pour le mieux. Il attendrait d'être seul avec Septime pour lui exposer la situation et lui demander son concours pour exécuter le plan qu'il avait conçu.

Lorsque la deuxième lune apparut, les lampyres s'allumèrent d'eux-mêmes. À la manière des lucioles, ces grosses larves, importées de l'Outremonde, diffusaient naturellement une lumière douce mais puissante. Il suffisait de les enfermer dans des bocaux de verre coloré pour obtenir un effet séduisant.

– Mes amis, lança Septime d'une voix assez forte pour dominer le brouhaha, je suis heureux de vous avoir tous autour de moi, ce soir, pour fêter un heureux événement.

Il passa tendrement un bras autour des épaules de Mélanine qui l'avait rejoint et déclara du même ton :

– Ma chère épouse me donnera bientôt un enfant !

Des hourras et des vivats accueillirent cette annonce. Samien croisa le regard d'Éphélide qui se tenait un peu plus loin, au milieu d'un groupe de femmes. Elle lui sourit et il se demanda si elle aussi avait envie d'un enfant. Jamais elle n'en avait parlé.

Un groupe d'hommes aux voix bien timbrées entama l'hymne du Vomer dont les invités reprirent en chœur le refrain :

« Réjouissons-nous d'habiter un pays  
Où les saisons sont douces et variées,  
Où l'on récolte ce que l'on a semé,  
Où il fait bon manger, vivre et s'aimer... »

Un domestique vint annoncer que monsieur le comte était servi et l'on se dirigea dans le tumulte et sans protocole vers l'immense salle à manger. Les cuisiniers s'étaient

surpassés, tous les plats étaient délicieux, le cuissoit de phacochère mariné aux herbes sauvages, en particulier. Samien amusa la galerie en narrant sa chasse au buccorne ratée.

Un seul convive ne participait guère à la liesse générale, buvant peu, mangeant du bout des lèvres. Il s'agissait d'un jeune homme aux longs cheveux noirs, d'une beauté exceptionnelle, que Samien ne se souvenait pas avoir vu auparavant dans l'entourage du comte. À plusieurs reprises, Samien surprit le regard de cet inconnu posé sur Éphélide, assise un peu plus loin. Il en conçut une vive jalousie. Après le repas, on passa dans la salle de bal où, selon la tradition, le comte et sa femme exécutèrent seuls la première danse, une lente et majestueuse passacaille.

– Considérant mon poids et l'état de la comtesse, dit Septime après les applaudissements, il valait mieux éviter le galop.

Cette boutade déclencha des rires et les musiciens attaquèrent un air plus entraînant. Samien vit alors le beau jeune homme s'approcher d'Éphélide et l'inviter. À son agacement, elle accepta d'un sourire et il les vit tourner parmi les danseurs.

– As-tu apprécié le dîner, cher beau-frère ? demanda Septime.

– C'était exquis, comme d'habitude. Et les vins étaient somptueux. Dis-moi, ajouta-t-il d'un ton aussi neutre que possible, sais-tu qui est le jeune homme qui danse avec Éphélide ?

– Assurément. Il vient d'Iskhion et se nomme Valramon de Kolta.

– De Kolta, tu es sûr ?

– Tu le connais ?

– J’ai croisé, il y a longtemps, un certain Buatier de Kolta. C’est grâce, ou plutôt à cause de lui que je me suis retrouvé enrôlé malgré moi sur un vaisseau flibustier, en route pour l’Outremonde.

– Sacré Samien ! Un vaisseau flibustier ! Quand je pense que je suis né dans ce manoir et que je n’ai été, de ma vie, plus loin que les frontières du Vomer...

– Que vient-il faire chez nous, ce Valramon de Kolta ?

– Il propose des investissements très lucratifs.

– Méfie-toi ! Son père était un véritable escroc...

– Ça ne veut rien dire, dit Septime en riant. Mon père à moi était mince comme un fil et ne buvait que de l’eau.

Il gratifia Samien d’une tape amicale et s’éloigna pour aller bavarder avec d’autres invités. Le comte était optimiste, naïf et généreux, ce qui en faisait, aux yeux de Samien, la proie idéale pour un aigrefin. Il espéra que le jeune de Kolta n’était pas celui qu’il craignait. L’orchestre avait attaqué une nouvelle danse et Éphélide était toujours dans les bras du même cavalier. Tenté d’intervenir, Samien se contint, de peur de se couvrir de ridicule. Bouillant de rage, il patienta, préparant dans sa tête les phrases assassines qu’il lancerait au séducteur. Les musiciens exécutèrent les dernières mesures du morceau. Samien, prêt à bondir, vit alors Valramon s’incliner cérémonieusement devant Éphélide et s’éloigner en direction de la terrasse pour fumer un

cigare. Il sortit à son tour. La quatrième lune brillait, les lampyres, fatigués, avaient baissé d'intensité.

– Belle nuit n'est-ce pas ? lança-t-il.

Valramon émit un grognement d'assentiment.

– C'est la première fois que vous venez dans le comté du Vomer, m'a-t-on dit. Vous vous y plaisez ?

– Énormément.

– Le comte est un homme exquis, vous ne trouvez pas ? Ce dîner témoigne du goût et du raffinement de sa maison.

– Assurément.

– Votre nom ne m'est pas inconnu. Il me semble avoir croisé jadis monsieur votre père.

– Ce n'est pas exclu. Mon père a beaucoup voyagé.

– La dernière fois, c'était dans cette région reculée que l'on appelle « Confins de Collybie ».

– Il est possible, en effet, qu'il s'y soit rendu.

– Il se faisait alors appeler « monsieur Salagon ».

– Non. Cela ne me dit rien. Vous devez faire erreur, monsieur.

Au nom de Salagon, le visage de Valramon avait pris une expression lointaine. Il salua néanmoins Samien de manière courtoise, écrasa ce qui restait de son cigare dans la terre d'un frangipanier en pot et regagna la salle de bal d'une démarche raide. Samien s'apprêtait à lui emboîter le pas lorsque Éphélide apparut.

– Je te cherchais partout... Tu as fait la connaissance de Valramon ?

– Oui. Encore que moi, je ne l’appelle pas par son prénom.

– Qu’est-ce qu’il y a ? Tu es jaloux ?

– Pas le moins du monde.

– C’est un jeune homme sympathique. Il m’a raconté qu’il venait de se mettre à son compte. Il cherche des investisseurs pour des affaires dans l’Outremonde.

– Je suis au courant. Et j’ai mis Septime en garde contre lui.

– De quel droit ?

– Monsieur Valramon de Kolta est probablement le fils d’un charlatan auquel je dois d’avoir servi sous les ordres de Bacciu-le Borgne, le flibustier.

– Tu es certain de ce que tu avances ?

– De Kolta est un nom peu répandu.

– Quand bien même il s’agirait de son fils, ça ne signifie pas nécessairement qu’il soit malhonnête. En fait, je te soupçonne de dire du mal de ce garçon uniquement parce qu’il s’est permis de m’inviter à danser.

– Ça n’a rien à voir !

Éphélide pouffa :

– Tu aurais dû te voir, tout à l’heure. Un coq dressé sur ses ergots ! Méfie-toi, Samien. La jalousie est toujours mauvaise conseillère.

Sur ces mots, elle lui tourna le dos et regagna la salle de bal. Samien resta pensif, les yeux fixés sur la cinquième lune. Depuis que les deux envoyés de la Compagnie avaient débarqué, tout semblait aller de travers. Il se dit qu’il était temps d’avoir un entretien privé avec le comte de Gerlatch.

Un instant plus tard, rouge d'indignation, Septime arpentait la bibliothèque tapissée de volumes rares dans laquelle il avait reçu Samien. Le parquet gémissait sous son poids à chacun de ses aller et retour.

– Tu as complètement perdu la tête !

– Au contraire. Mon plan est très astucieux...

– Tu trouves « astucieux » d'avoir fait enlever et séquestrer deux envoyés spéciaux de la Compagnie ! Pour ma part, je trouve ça stupide !

– Au contraire. C'est imparable. Tu me prêtes quelques gardes de confiance, nous allons à la mine, nous simulons un terrible combat avec les frères Patinir et nous délivrons les deux prisonniers. Ils me seront éternellement reconnaissants et ils n'oseront plus, après cela, fermer la fabrique.

– Les choses ne sont jamais aussi simples, soupira Septime.

On frappa à la porte et un domestique glissa la tête par l'entrebâillement.

– Navré de vous déranger, monsieur le comte, mais deux étrangers insistent pour être reçus. Leurs vêtements sont sales et déchirés, l'un des deux a l'air d'un fou, je ne sais que faire...

– Vous ont-ils donné des noms ?

– Ils prétendent appartenir à la Compagnie de l'Outremonde. L'un se nomme Balsandor, l'autre Wistander.